

le Christ assigne à toutes « les mauvaises pensées. »
Math. 15, 19.

Nous allons à présent passer au développement
de la preuve historique.

§ II.

*Démonstration de la crédibilité de l'histoire évangélique
tirée des Évangiles mêmes.*

La preuve de la vérité des faits miraculeux racontés dans nos Évangiles peut, comme nous venons de le dire, être fournie par l'histoire. D'un autre côté, Strauss nous fait cet aveu remarquable : « Si « les témoignages catérieurs en faveur de l'origine « apostolique des Évangiles avaient une grande force, « ce serait certainement une raison puissante de ne pas « appliquer à leurs récits l'interprétation mythique. » L'auteur continue ensuite comme par forme de réponse : « Mais ces preuves externes n'ont en aucune « façon une semblable force. » Qui ne doit s'attendre à voir la moitié de l'ouvrage consacrée à prouver cet axiôme ? Il est cependant bien loin d'en être ainsi. Sur les 1178 pages dont se compose ce livre destiné à prouver que tout le contenu du Nouveau Testament est mythique, il n'y en a pas plus de trois, où la critique s'occupe de lever, par quelques considérations jetées à la légère, les difficultés qu'implique l'axiôme sur lequel s'appuie tout le reste du livre. Aussitôt après avoir présenté ces considérations, l'au-

teur s'empresse de passer à la démonstration de l'inauthenticité qu'il prétend tirer des critères internes. « On ne parviendra jamais, dit-il, à prouver rigoureusement, par des témoignages externes, qu'aucun des auteurs de nos Évangiles ait été témoin oculaire, ou ait eu avec les témoins oculaires des rapports suffisants pour rendre l'explication mythique inadmissible. » Nous n'avons pas de peine à croire que notre critique ne se trouve bien que dans le large champ des critères internes ; car la gymnastique d'une exégèse, dont l'unique loi est une subjectivité sans frein, peut s'y déployer tout à son aise ; mais il en est autrement dans les bornes étroites de données historiques fixes et inébranlables. C'est ainsi que Pheidippides chantait (Nubes, 1395) :

Qu'il est doux d'avoir affaire à une doctrine et à un art nouveau, et de se débarrasser, par la force du génie, de la friperie des anciennes règles !

Nous ne pouvons cependant, surtout après l'aveu que l'auteur nous fait lui-même sur l'importance des témoignages externes, nous dispenser de l'arrêter au passage décisif qui conduit à cette arène, et de le retenir là, au moment où il va nous échapper. Nous dirons même qu'en voyant ce critique, si vigoureux du reste, nous glisser subtilement entre les mains juste à l'endroit fondamental

de son ouvrage, on ne peut se défendre complètement de soupçonner sa sincérité.

Il ne peut certes pas nous venir à l'esprit de refuser à la critique interne le poids qu'elle doit avoir dans la balance. Mais s'il est vrai en général que la réflexion est incapable d'engendrer tant qu'elle n'a pas été fécondée par l'expérience, à combien plus forte raison ne pourra-t-on pas appliquer cet axiôme en particulier à la réflexion sur les critères internes de l'inauthenticité d'un ouvrage, lorsque ces critères ne s'appuient sur aucune raison externe positive ou négative !

La critique interne convient surtout aux raisonneurs qui veulent donner un libre cours à leurs tendances subjectives, et dont l'essor est arrêté par les données de l'histoire, comme par un lourd fardeau. C'est un char léger, à l'aide duquel le philosophe peut se transporter où il veut; on y court le risque de verser facilement, il est vrai; mais, pourvu que le phaéton sache garder adroitement l'équilibre, il voyage avec la plus grande vitesse. Évidemment un esprit subtil peut tout prouver dans des questions de ce genre; il peut démontrer, par des raisonnements spécieux, qu'un auteur a tous les caractères de la vérité, puis ensuite qu'il n'en a aucun; et il lui est facile, en suivant les procédés mobiles d'une dialectique qui ne s'appuie que sur des raisons internes, de rendre tour à tour douteuse l'authenticité la plus incontestable, et in-

contestable la plus douteuse. Pour l'homme exercé à cela, c'est comme au jeu de dés: on joue, et même quand on perd, on y trouve encore du plaisir. Notre philosophie critique semble avoir eu par devers lui des connaissances particulières sur ce que nous venons de dire; car il nous parle lui-même « d'une méthode à priori pour traiter la matière historique, méthode qui rappelle le lit de Procuste, et par laquelle le philosophe allonge « ou raccourcit à volonté son étoffe, suivant ce « qu'il veut en faire. » Seulement, d'après ce passage, le philosophe ne serait autre que l'évangéliste Matthieu !

Parmi nos lecteurs, il en est auxquels cette manière de procéder est moins connue, d'autres auxquels elle est moins présente. C'est pourquoi nous allons commencer par parler d'un grand critique, philologue-théologien, dont la mémoire et la tombe sont également fraîches, c'est-à-dire, du docteur Schleiermacher. Certes, la plupart de ses lecteurs, surtout s'ils l'ont suivi dans les divers champs de la science, ont dû s'apercevoir souvent qu'ils avaient affaire à un homme qui pouvait entreprendre de prouver tout ce qu'il voulait. Et ceci peut s'appliquer à ses démonstrations critiques, aussi bien qu'à ses démonstrations dogmatiques. Pour ce qui regarde ses œuvres philologico-critiques, son travail sur Platon a obtenu, il est vrai, un succès aussi éclatant qu'étendu. Mais on pourrait voir là un

fait tout semblable à ce qui arrive souvent, lorsqu'un homme habile et ingénieux ouvre, après de longues recherches, un chemin nouveau dans un domaine quelconque de la science, et présente les résultats qu'il a obtenus avec cette assurance que peuvent donner des réflexions et un examen réitérés pendant des années entières. La plupart des contemporains accueillent alors cette œuvre avec transport; beaucoup se félicitent de ce qu'elle leur épargne la peine d'entreprendre un travail aussi ennuyeux; et ce qu'un auteur de cette trempe a une fois présenté au monde savant demeure ainsi le jugement général, jusqu'à ce qu'un autre homme doué de la même habileté entreprenne avec courage de parcourir le même chemin et de montrer où son prédécesseur a erré. Par exemple, il ne s'est pas encore trouvé jusqu'ici d'homme qui, avec le talent et l'érudition de Niebuhr, ait voulu prendre la même route, et soumettre à une nouvelle critique la critique de son prédécesseur. Il en est ainsi, dans notre opinion, du système ingénieux de critique inspiré à Schleiermacher par l'analyse des Dialogues de Platon; et nous ne pouvons nous empêcher de nous joindre, sur ce point, à l'opposition de Stallbaum et d'Hermann (à Marbourg). Le dernier de ces deux savants s'exprimait ainsi tout récemment dans les Annales de Jahn (1831), à l'occasion de l'édition du Phèdre publiée par Stallbaum: « L'éditeur se livre au consolant

« espoir de voir enfin les attaques persévérantes
« d'une opinion philologique modérée réussir à
« renverser les hautes murailles, entre lesquelles
« la subtilité subjective de ce dialecticien voulait
« enfermer la pensée de Platon. La vérité est que,
« si ces murailles avaient été construites à l'aide
« de matériaux pris dans les œuvres de Platon,
« ces matériaux avaient été choisis avec tant de
« maladresse que le critique avait été obligé de rejeter
« beaucoup de pièces importantes, uniquement parce
« qu'il ne savait comment les employer. »

Il suffit, comme je l'ai déjà dit, d'avoir suivi Schleiermacher dans les différents domaines de la science, pour devenir souverainement méfiant à l'égard des résultats de sa critique, bien que du reste tout y soit ingénieux, original, et paraisse venir se grouper pour former un ensemble complet. Si l'influence exercée par cet exégète sur la critique théologique a provoqué d'abord un mouvement, on peut la regarder comme à peu près passée aujourd'hui. J'ai eu l'occasion, dans mon Commentaire du Sermon sur la montagne (p. 14), de rendre évidente l'élasticité de l'argumentation subjective dont il se sert; et le D^r Strauss, qui partage tout à-fait l'impression que m'a faite la critique de Schleiermacher, déclare qu'il approuve complètement les idées que j'ai émises sur la méthode de cet exégète. Tout le travail sur Luc est comparable à une tour élançée à laquelle manque la portion

essentielle de ses fondements ; car l'auteur y a si peu pris la langue en considération , qu'il n'y a maintenant que le plus petit nombre de ses disciples qui soutienne encore les conclusions de cet ouvrage. Sa critique de la première Épître à Timothée trouve à peine à présent des défenseurs. Que dira-t-on enfin de son dernier chef-d'œuvre de critique, de ses études exégétiques sur Matthieu et Marc ? Cette lettre de change ayant été protestée par Lücke, le plus grand ami du célèbre critique, doit nécessairement éprouver le même sort dans toutes les maisons de banque de l'exégèse évangélique. Et à quel degré ne doit pas s'élever la méfiance contre les essais de ce genre, quand on sait à quoi s'en tenir sur les coups d'état qui ont été tentés par les rois de la critique, pour détruire certaines portions du Nouveau-Testament, par exemple, l'Épître aux Colossiens !...

Jetons maintenant un coup-d'œil sur les théories du plus grand critique de ce genre que puisse nous montrer la philologie allemande moderne ; nous voulons parler de Fr.-Aug. Wolf, qui certes n'appartenait pas au *rabularium criticorum genus, gloria sua magis quam veritati consulens*. Quand il entra dans la lice avec l'hypothèse qui l'a rendu immortel, plus d'un grand philologue secoua la tête, non-seulement dans la prudente Hollande et dans la solide Angleterre, mais dans la France si légère, où Villoison lui-même cria à l'impétuosité lit-

éraire. Mais en Allemagne il ne s'est élevé, parmi les esprits éminents, comme Herder et Heyne, qu'un débat de jalousie, où chacun revendiquait la gloire de la première invention. Or que reste-t-il de cette hypothèse après quelques dizaines d'années ? Juste ce qu'il faut pour se rappeler ce que Wolf lui-même avait coutume de dire : « Quand une chose se présente avec éclat en Allemagne, on peut être sûr, la plupart du temps, qu'au bout de quelques dizaines d'années elle finira misérablement (dans la boue). » On trouve à peine en effet quelques philologues qui soutiennent encore les paradoxes de Wolf. C'est ainsi que la *Néologie* est redevenue de la *Paléologie* !

Ce grand critique a fait son second coup de maître à propos des discours de Cicéron. Il publia, en 1801, les quatre discours déjà déclarés inauthentiques par Markland, et démontra de nouveau leur inauthenticité. Mais il attaqua aussi l'*Oratio pro Marcello* ; et le même discours qui, selon Gronovius, portait le sceau d'un *incomparabilis panegyricus*, fut déclaré par Wolf, d'après la critique interne, une œuvre indigne de « Cicéron éveillé ou même endormi. » La critique la plus récente, au contraire, prononce à ce sujet le *quandoque dormitat Homerus*, et ne permet pas ou permet à peine le doute. Wolf avait ensuite émis l'opinion qu'une des Catilinaires était apocryphe ; peut-être n'était-il pas lui-même bien sûr de son fait, car il laissa

à d'autres le soin de faire des recherches plus précises. Après avoir examiné ces discours et les avoir comparés les uns aux autres, Buttman déclara, d'après la critique interne, et en s'applaudissant de sa découverte, que c'était sans aucun doute le premier qui n'était pas authentique. Cludius (1826) se prononça contre le quatrième, et Ahrends (Coburg, 1832) contre le second.

Un malheur encore plus cruel, le plus grand qui puisse frapper un critique, attendait le premier exégète de l'Allemagne vers la fin de sa vie. Dans la quatrième partie de ses *Analectes*, il s'étend avec complaisance sur Markland qui se vantait « d'avoir trouvé des choses étranges dans le traité de Cicéron de *Oratore* ». Sa passion pour la critique se réveille alors, et comme s'il n'avait pas assez justifié d'ailleurs le dicton : *anch'io sono pittore*, il ajoute, p. 381 : « D'après une présomption déjà exprimée « dans notre cours, nous nous serions plutôt atten-
« du à voir les soupçons se porter sur quelqu'une
« des lettres de la collection *ad Familiares*. Il est en
« effet assez singulier qu'un morceau évidemment
« apocryphe et digne de la main d'un écolier, se
« trouve placé dans le 3^e vol. entre la 49^e et la 50^e
« lettre du recueil que Diez a publié. Par bon-
« heur, il n'a pas dû se trouver dans les manuscrits
« employés par les éditeurs plus anciens. Certaine-
« ment les lettres de Cicéron à Brutus et de Bru-
« tus à Cicéron, dont quelques unes atteignent la

« perfection sous le rapport du style, s'annoncent
« tout différemment. » Wolf, en lisant le recueil de Diez, était tombé sur une lettre qu'il ne connaissait pas; elle n'est pas dans ses éditions; évidemment, elle doit être apocryphe! et aussitôt son sens si fin en critique se met en devoir de découvrir, par l'examen du style et de la langue, cet élément grossier et hétérogène qu'un misérable pédant n'a pas rougi d'introduire dans le sanctuaire du grand orateur. Par malheur la lettre était depuis longtemps dans toutes les éditions des *Epp. ad familiares*, mais seulement à une autre place (à savoir l. 2, ep. 14.) Tel fut, à la grande douleur de Wolf, le tombeau des *Analectes*.

Si l'histoire récente de la critique nous offre des exemples de ce genre, là même où le seul intérêt qui puisse obscurcir l'œil du critique est un vain désir d'innovation; quels tristes résultats ne devons-nous pas attendre, lorsque le contenu de l'ouvrage à critiquer sera contraire aux opinions dogmatiques du critique, et que la démonstration de l'authenticité sera un jugement sur le système philosophique et même sur la conduite du critique! *Non judicant qui malignè legunt*, dit Plin. Comment donc pourrait-on attendre un jugement impartial sur l'authenticité d'un livre de la Bible, de la part d'un homme qui ne voit en elle que folie et superstition? Pour un tel critique, avouer l'authenticité de ce livre ne serait-ce pas s'avouer sec-

tateur aveugle et superstitieux d'un système insensé ? Or tel est le cas qui nous occupe. L'auteur confesse qu'il faudra abandonner entièrement l'interprétation mythique, quand on parviendra à prouver que les auteurs des Évangiles ont été témoins médiats ou immédiats; il convient de plus que l'abandon du point de vue mythique entraînerait celui de tout son système théologique et philosophique. Véritablement, les choses étant ainsi, nous ne devons pas nous étonner qu'il oppose à toutes les autorités historiques cette réponse obstinée: *ὁ γὰρ με πείθει, οὐδὲ ἕν πείθει.*

Le Dr Strauss n'a pas d'ailleurs facilité à son adversaire la tâche de le persuader. Il a commencé par s'entourer d'un large fossé et d'une forte contrescarpe qui empêchent qu'on ne puisse aisément faire arriver jusqu'à lui les preuves historiques. Pour la démonstration complète de l'authenticité d'un livre, pour une démonstration qui « donne « non-seulement haute vraisemblance, mais certitude, » il n'exige rien moins, comme nous l'avons dit plus haut, que « le témoignage d'un homme qui ait non seulement connu l'auteur, mais « qui soit témoin oculaire de l'acte de la rédaction, « ou témoin auriculaire de l'assurance donnée par « l'auteur d'avoir écrit lui-même l'ouvrage. » Si cette demande était sérieuse, et si notre exégète était réellement inexorable sur ce point, il ne nous resterait d'autre parti que de nous rendre à discrétion

avec toutes nos preuves de l'authenticité des livres du Nouveau-Testament *. Par bonheur, la consolation de n'être pas seuls dans notre défaite ne nous manquerait pas; car nous aurions pour compagnons d'infortune tous les philologues orientaux et occidentaux, dont les auteurs se trouveraient privés à la fois par ce seul coup du terrain sur lequel reposaient leurs pieds. Mais Strauss n'a pu prendre la chose tellement au sérieux. S'il l'avait voulu, nous aurions seulement la joie maligne de penser que lui-même pourrait être privé de ce terrain qu'il juge solide, c'est-à-dire du témoignage oculaire sur la rédaction ou du témoignage auriculaire sur les assurances données par l'auteur. *Sait-on, en effet, quelle plaisanterie un auteur espiègle a pu se permettre avec ses amis, ou quel rhumatisme malencontreux a pu tomber sur le tympan du témoin auriculaire au moment où celui-ci recevait la confiance de l'auteur? Et, s'il en était ainsi, tous les Meusel et les Fabricius ne nous auraient donné, avec toute leur science, que des hypothèses douteuses!*

* En effet, il ne suffirait pas, pour satisfaire un scepticisme aussi exigeant, de produire un témoin oculaire ou auriculaire; car on nous contesterait l'authenticité de son témoignage. Alors il faudrait qu'un second témoin vint cautionner le premier; mais nos adversaires le recuseraient encore, jusqu'à ce que l'authenticité de sa déposition fût pareillement garantie par un troisième, et ainsi de suite à l'infini. V. notre Introduction.

(Note de l'Éditeur.)

Mais ne sommes-nous point injustes envers l'auteur? Il ne demande pas pour tous les ouvrages cette preuve qui seule lui donne la certitude; il se contente volontiers d'autres preuves de l'authenticité, qui donnent simplement « une haute vraisemblance », pourvu qu'il n'y ait pas autant de raisons internes de douter qu'il y en a dans les Évangiles. Ainsi posée, la demande pourrait peut-être sembler juste et raisonnable à certains juges. Mais on verra que le débat reste toujours au même point, si on l'examine de plus près. En effet, premièrement: si pour établir l'authenticité d'un livre, il n'y a qu'une seule preuve infaillible et que toutes les autres soient seulement *vraisemblables*, nous arrivons toujours à ce résultat que l'ensemble de l'histoire littéraire repose sur une base hypothétique, et le pyrrhonisme est consommé! Secondement: si, quand il s'agit de l'authenticité d'un livre, le témoin de seconde ou de troisième main ne peut donner rien de plus que de la *vraisemblance*, comment le premier témoin, comment le témoignage même de l'auteur pourrait-il donner certitude? Comment, dis-je, une affirmation sortie de la propre bouche de l'auteur, envisagée au point de vue du pyrrhonisme, pourrait-elle produire plus que de la *vraisemblance*? Ne serait-il jamais arrivé que les amis les plus intimes d'un auteur eussent été induits en erreur par cet auteur lui-même sur le compte de ses ouvrages, ou que l'œil se fût trompé sur l'écriture de l'homme le mieux

connu? Ne se rappelle-t-on pas, par exemple, les discussions sur l'auteur du célèbre écrit politique, *Letters of Junius*? On sait comment Basedow, après avoir obtenu enfin de Lessing qu'on lui montrât l'écriture du Fragmentiste, vit se dissiper complètement les soupçons invétérés qui lui faisaient attribuer l'ouvrage à Reimarüs, et cela par la seule vue de l'écriture de son ancien professeur; or cependant il s'est trompé, car ce n'est qu'une copie de l'original qui est parvenue à Wolfenbüttele. Il est impossible que, dans ces circonstances, le critique se contente de ce critère; il doit nécessairement être plus exigeant, surtout si nous pensons quelles raisons il a de *suspecter l'authenticité!* Dans nos Évangiles, de prétendus témoins oculaires racontent des *miracles*. Or, d'après notre exégète, des récits de ce genre n'ont rien moins contre eux que *l'impossibilité pure et simple* des miracles démontrée par la philosophie. Maintenant en face de *cette évidence* supposée, qu'y a-t-il de plus impossible que d'apporter un critère certain, lorsqu'il s'agit de l'authenticité d'un livre dans lequel l'existence historique des miracles est attestée? Lorsque le critique philosophe a pris son essor jusque dans l'éther de la pensée pure, il a laissé pour toujours loin de lui la terre et toute son histoire!

Mais voici quelque chose d'étonnant: tandis que le critique devrait, pour être conséquent, exiger une preuve encore plus forte que celle qu'il demande à

ceux qui voudront le convaincre de l'authenticité des Évangiles, il s'est au contraire, sur d'autres points, contenté de raisons beaucoup moins fortes, montrant par là un défaut complet de *sens* et de *tact* historiques! Il nous rappelle donc cet Hindou idéaliste, qui démontrait à sa femme comment une aussi misérable chose que le riz ne pouvait exister en aucune façon, mais qui ne laissait cependant pas de s'en régaler. En effet, il ne fait aucune difficulté de considérer comme authentiques un certain nombre d'écrits du Nouveau-Testament, dont le caractère ne diffère en rien des autres du côté du merveilleux et des difficultés historiques. Ainsi, il admet l'Évangile de Luc, ses *Actes des Apôtres* et les *principales Épîtres de Paul*, quoique Luc ait négligé à l'égard de Paul, et Paul à l'égard de Luc de laisser aucun document qui pût garantir l'authenticité de ces écrits à la postérité.

Il est temps de jeter un coup-d'œil sur l'histoire la plus récente de la critique biblique.

L'esprit des dix années qui viennent de s'écouler a terminé, dans le domaine de la théologie, l'opération dissolvante commencée à la fin du siècle précédent, mais ensuite interrompue. « De puis la seconde moitié du xviii^e siècle, dit judicieusement Schubarth *, on a vu l'homme s'exagérer de plus en plus les ressources de sa puis-

* V. ses *Idées sur Homère et son époque*, pag. 239.

sance individuelle et subjective. Enorgueilli par une certaine exubérance de forces et un certain bien-être naturel, on s'est cru complètement autorisé à chercher dans soi-même toute la matière et tout le fond de la vie. Les éléments traditionnels auxquels on était habitué à demander conseil, lumière, perfectionnement et édification, durent naturellement perdre en grande partie la valeur et la dignité qu'ils avaient eues jusque-là. Un esprit de contradiction vif et entreprenant jusqu'à l'audace s'éleva de plus en plus contre eux. Nous vîmes ainsi l'esprit désorganisateur, après avoir cherché d'abord à se débarrasser des saintes Écritures, s'attaquer à tout élément traditionnel, pour l'écarter et lui enlever son importance. » Dans le domaine de la critique biblique, on vit paraître une foule d'essais d'un nouveau genre. Chaque professeur, qui arrivait sur la scène, se croyait obligé de faire ses preuves en attaquant l'authenticité d'un livre quelconque de la Bible. Les livres de l'Ancien-Testament tombèrent pour la plupart sous ces coups, et un grand nombre de ceux du Nouveau-Testament (en particulier l'histoire évangélique) éprouvèrent le même sort. Le surintendant Vogel, s'indignant de ce que « l'esprit philosophique » ne s'était pas encore porté sur l'auteur du quatrième Évangile, cita en jugement « l'évangéliste Jean, avec ses commentateurs », et signifia à l'Apôtre sa

condamnation à mort. D'après cette école, nos trois premiers Évangiles seraient, quant au fond, l'Évangile des premiers prédicateurs du Christianisme; mais dans le cours des années écoulées jusqu'à la moitié du second siècle, cet Évangile primitif aurait subi un grand nombre de décompositions, et par suite d'une foule d'infusions de différents genres, au lieu d'avoir été resserré, il aurait au contraire reçu une plus grande extension. Un esprit pénétrant, Eckermann, alla même jusqu'à découvrir que les *Actes des Apôtres* avaient été fabriqués au temps de Trajan, à l'aide des écrits de quelques adversaires du disciple des Apôtres!

Dans ces temps malheureux où les serviteurs du sanctuaire aidaient de leurs propres mains à renverser l'autel qui leur procurait vêtement et nourriture, un homme, qui n'appartenait point à ce corps, éleva la voix contre l'abomination de la désolation et fit entendre sur les ruines de Jérusalem ces tristes paroles: « Je ne puis cacher ma douleur (écrivait Jean de Muller à un de ses amis) lorsque je vois des savants protestants profaner les livres que nous autres protestants nommons autrefois le *fondement de notre foi*, ces livres destinés à sauver de la barbarie, qui revient à grand pas, le trésor d'idées qui y est enfermé, et que la Providence veut conserver pour de meilleurs temps à travers les tempêtes. Que deviendra la foi, si, au lieu de commenter raisonnablement le texte, on

en conteste toute la valeur, si la collection entière de tant de sentences (et de faits) capables de consoler, de fortifier et de conduire les esprits même de la plus haute trempe, ne nous est plus présentée maintenant que comme une misérable fabrication apocryphe du second siècle, qui, à proprement parler, ne conserve plus rien de ses premiers auteurs? Il n'est pas probable, il est même hautement invraisemblable qu'il y ait eu, dans les pauvres Églises du premier siècle, une telle activité pour écrire, que des hommes, se donnant faussement comme auteurs de ces premiers Évangiles, aient pu les former de l'assemblage d'une foule de textes, la plupart chimériques, superstitieux et tirés d'écrits inconnus. Mais quand, par impossible, il en serait autrement, pourquoi venir, par une simple hypothèse, arracher au monde chrétien toute l'histoire primitive de son fondateur, histoire étroitement liée à tant d'éléments saints et grands? Notre siècle, sans avoir acquis aucune nouvelle notion historique, est-il donc devenu tout d'un coup si clairvoyant et si infailible, que l'audace de quelques opinions nouvelles suffise pour renverser la foi de tous les siècles? Je ne crains pas de le dire: lorsque nous enlevons aux hommes tout ce qu'ils vénèrent, que nous taxons tout cela de populaire, de faux, de supposé, et qu'un homme attaque l'Évangile pour se poser en héros,

« comme un autre le faisait en attaquant Homère,
« notre science et notre érudition méritent-elles
« le maintien de la protection divine? La main con-
« ductrice de la Providence ne devrait-elle pas plu-
« tôt les rejeter et les faire consumer comme la
« paille, puisque leur critique s'attaque en réalité
« à tout ce qui nourrit l'âme, au pain de la vie? »

Ainsi s'exprimait Muller, et il ne fut pas le seul à semer l'alarme. Aujourd'hui on regarde en pitié ceux qui ne s'intéressent pas simplement à la critique pour elle-même, et qui abordent l'étude de la Bible avec le désir de démontrer l'authenticité des écrits qui la composent, *pourvu que cela soit compatible avec la vérité critique*. Il n'est donc pas hors de propos de produire ici un témoin, auquel on n'a encore jamais reproché des préjugés religieux *positifs*, et d'après lequel il ne serait pourtant pas indigne d'un homme (quoiqu'en pense le professeur Credner) d'apporter dans la critique de ces livres, d'où dépendent les plus nobles intérêts de l'humanité, d'autres sentiments que l'indifférence à l'égard du résultat. C'est Goëthe que nous voyons entrer ici dans la lice, éclairés que nous sommes par le dernier ouvrage publié sur lui. L'erreur (il ne peut, certes, y avoir qu'une voix là-dessus), l'erreur, quand même le monde aurait tiré d'elle une vie éphémère, doit être renversée par celui qui l'aperçoit; car à la fin on verra clairement que la vie normale se trouve dans la vérité seule. Cepen-

dant il se peut que la destruction d'une erreur tarisse pour les contemporains une source abondante de force. Alors la main qui est appelée à renverser ne doit pas frapper sans trembler, et sans que le cœur s'émeuve. Lorsqu'on accomplit l'œuvre de la destruction avec un ton léger, c'est toujours une preuve que le cœur du critique n'avait aucune part dans ce qu'il renverse, et en outre qu'il n'a pas les sentiments qui conviennent à un homme à l'égard des sanctuaires de l'humanité. Mais que penser du critique, lorsqu'il n'a rien de meilleur à offrir à la place de ce qu'il enlève? C'est à la prédilection pour le positif, considéré comme ce qu'il y a de plus parfait, qu'est dû l'éloignement de Goëthe pour la critique négative; c'est cette prédilection qui lui fait exiger avant tout de l'exégète une telle partialité pour le positif que, là où il est forcé de laisser ses droits à la négation, il ne le fasse qu'avec douleur. C'est ce que le poète exprima en vers pleins d'un joyeux enthousiasme, lorsque Schubarth l'eut amené à abandonner l'hypothèse de Wolf sur Homère*. Ailleurs, il parle encore dans le même sens, et ses expressions méritent d'être citées: « C'est sur-
« tout dans la critique, dit-il, que ce défaut (de
« caractère) a les plus graves inconvénients, soit

* V. les « Conversations d'Eckermann avec Goëthe », part. I, pag. 224.

« qu'on répande le faux comme vrai, soit qu'on
« vienne, au nom d'une vérité misérable, nous
« enlever quelque chose de grand, qui nous eût
« été meilleur. Le monde a cru jusqu'ici à l'hé-
« roïsme d'une Lucrèce, d'un Mucius Scevola,
« et ces exemples l'enflammaient et l'inspiraient.
« Mais voici maintenant la critique qui se présente,
« et nous dit que ces personnages n'ont jamais
« existé et ne doivent être considérés que comme
« des fictions et des fables inventées par l'esprit
« élevé des Romains. Que ferons-nous donc d'une
« vérité aussi pauvre! *Si les Romains étaient assez*
« *grands pour inventer ces choses, nous devrions du*
« *moins être assez grands pour y croire!* J'admirais
« jusqu'ici avec bonheur un grand fait du xiii^e siè-
« cle. Au moment où l'empereur Frédéric II était
« occupé de sa querelle avec le Pape, le nord de
« l'Allemagne était ouvert à toutes les attaques;
« des hordes de l'Asie l'envahirent et avaient déjà
« pénétré jusqu'en Silésie, lorsque le duc de Lie-
« gnitz jeta l'effroi parmi elles par une grande dé-
« faite. Alors elles se tournèrent vers la Poméranie,
« et y furent battues par le comte de Sternberg.
« Ces héros avaient toujours vécu jusqu'ici dans
« ma mémoire, comme les grands libérateurs de
« la nation allemande. Mais à présent la critique
« historique se présente, et nous dit que ces héros
« se seraient sacrifiés fort inutilement, parce que
« déjà l'armée asiatique devait être appelée et

« devait avoir opéré d'elle-même sa retraite. Un
« grand fait patriotique se trouve ainsi annulé, et
« cela afflige horriblement le cœur. »

Si ce sentiment est bon, il ne faudra donc pas
s'irriter contre le critique, parce que de prime-
abord il se met à l'œuvre avec le désir de préserver
l'humanité d'un affreux désenchantement. Que l'on
demande au critique théologien d'être disposé (si
cela devenait une fois nécessaire) à jeûner avec une
vérité creuse, plutôt que de se repaître d'un men-
songe substantiel; à la bonne heure! Mais pour
être homme d'honneur, ne doit-il pas user de toutes
ses armes, avant de prendre la triste résolution d'ab-
andonner à l'ennemi le terrain positif, qui sert de
fondement à son Église? Et le grand poète a lui-
même reconnu la supériorité des intérêts confiés
au critique *biblique* sur tout autre intérêt : « On
« attaque maintenant, disait-il à Eckermann *,
« les cinq livres de Moïse. Mais si la critique qui
« détruit est nuisible quelque part, c'est surtout
« dans les choses qui tiennent à la religion; là,
« en effet, tout repose sur la foi. »

A peine cette première période de la critique né-
gative était-elle finie, que l'on vit commencer, avec
Schleiermacher, un nouveau genre de recherches
critiques négatives. Les doutes de cet exégète sur l'au-
thenticité de la première épître à Timothée avaient

* V. pag. 39 de son entretien avec Eckermann.

trouvés d'habiles adversaires, et avaient peu éveillé l'attention; mais son ouvrage sur Luc et son cours sur les Évangiles synoptiques eurent une bien autre importance, en dirigeant l'esprit investigateur contre les trois premiers livres historiques du Nouveau-Testament. Ils attirèrent de nouveau l'attention sur les dissonances des trois premiers Évangiles, et firent ressortir en particulier les points où ils diffèrent de Jean. On crut obtenir comme résultat incontestable, d'une part, que les synoptiques se contredisaient entre eux en beaucoup d'endroits, de manière à rendre fort douteux leur caractère historique; de l'autre, qu'on ne pouvait les concilier avec Jean, même dans des points importants. Ce fut surtout Usteri qui développa les doutes et les difficultés de ce genre, que le cours de Schleiermacher avait fait naître. Jean ne fut pas attaqué par les membres de cette école; et l'on peut même dire que l'on se plut à élever et exagérer les difficultés contre les trois premiers évangélistes, afin de pouvoir emprunter plus exclusivement tous les éléments du Christianisme aux ouvrages du disciple bien-aimé. D'un autre côté, dans des remarques jetées à la hâte sur les passages de l'Évangile qui semblent s'opposer à la rédaction par un témoin oculaire, Schulz manifesta ouvertement contre l'authenticité de Matthieu des doutes, auxquels Schleiermacher s'efforçait déjà depuis longtemps, dans son cours, de donner une base solide. Sieffert et Schneck-

burger vinrent ensuite, et cherchèrent à établir et à développer encore davantage le doute. Les *Probabilia* de Bretschneider, sur l'Évangile de Jean, parurent en 1820; et, parmi ceux qui se reposaient sur la créance dont cet évangéliste était en possession pour attaquer les autres plus librement, cet ouvrage fit l'effet de la foudre qui tombe d'un ciel serein. Mais si l'on avait sacrifié avec tant de facilité et de bonne volonté le caractère historique des premiers Évangiles, on en était d'autant moins disposé à se laisser arracher l'Évangile de Jean; car en l'abandonnant, on aurait perdu tout élément historique. Plusieurs réfutations parurent, entre lesquelles la meilleure est celle de Hemsen; et l'auteur des *Probabilia* ayant fini par reconnaître qu'il était vaincu, on s'aperçut que ce qu'on avait d'abord pris pour la foudre était simplement une lueur d'orage que le tonnerre ne suivait point.

Telle est l'histoire de l'exégèse évangélique, qui a précédé le livre du Dr Strauss. Il restait encore beaucoup à faire pour ébranler, dans son ensemble, la base historique de nos Évangiles. Le nouveau critique pouvait bien, à l'égard de Matthieu, s'appuyer sur les attaques de ses prédécesseurs; mais il en était autrement pour les trois autres évangélistes, et surtout pour Jean. Aussi, en ce qui regarde Matthieu, s'est-il contenté de renvoyer aux critiques les plus modernes, et de donner leurs conclusions comme indubitables; con-

tre l'authenticité de Marc et de Jean, au contraire, il a entrepris un combat personnel, qui doit plutôt être considéré comme le commencement, que comme l'exécution complète d'une attaque. Au sujet de Luc seulement, la critique s'est vue hors d'état de produire des raisons déterminées contre l'authenticité; et elle reconnaît cet Évangile au moins comme l'ouvrage d'un *disciple des Apôtres*, circonstance importante par-dessus tout.

Nous nous contenterons provisoirement de cet aveu, car il est déjà bien suffisant pour que l'on puisse attribuer à l'histoire évangélique un haut degré de crédibilité.

A. *Preuve de la crédibilité de l'histoire évangélique, tirée de l'Évangile de Luc.*

Il faut remarquer en commençant que, si l'on nous a concédé l'Évangile de Luc, cet aveu du critique n'a pas été fait précisément avec plaisir et bonne volonté. Quoiqu'il ne nous ait pas parlé des tentatives qu'il a pu faire pour se démontrer à lui-même l'inauthenticité de cet Évangile et des Actes des Apôtres, il a eu soin, lorsqu'il s'est vu forcé d'abandonner à l'ennemi une des fortresses de son explication mythique, de ne la livrer qu'après avoir détruit quelques ouvrages extérieurs et encloué les canons. Citons ses propres paroles, afin de pouvoir les soumettre à une critique plus approfondie.

Il est dit à la page 65 de la 1^{re} partie : « L'Évangile de Luc a un puissant témoignage de sa rédaction par un disciple des Apôtres. Ce témoignage se trouve dans le livre des Actes qui doit être du même auteur; cet auteur y est cité plusieurs fois comme compagnon de Paul, nommé dans son voyage de Rome. S'appuyant sur la brusque terminaison des Actes (où l'on ne parle que de deux années passées à Rome par Paul, sans donner aucune nouvelle sur l'issue de son affaire), on a conclu que Luc avait écrit ce livre juste pendant son séjour à Rome avec Paul, dans les années 63-65, et que par conséquent son Évangile, désigné au commencement des Actes comme le *πρώτος λόγος*, devait avoir été rédigé un peu plus tôt, c'est-à-dire à une époque où il était à même de recevoir de Paul et des autres apôtres les renseignements les plus précis sur la vie de Jésus. Mais en consultant du silence des Actes sur la suite et la fin de la captivité de Paul, que ce livre a dû être rédigé pendant la durée de cette captivité, on se sert d'un argument *ex silentio* tout-à-fait inadmissible, et qui, pour acquiescer quelque valeur, aurait besoin d'être corroboré par des raisons internes. Il est donc possible que Luc ait écrit son Évangile beaucoup plus tard, à une époque où il n'ait pas eu l'assistance de Paul (qui du reste paraît avoir été informé des faits de